

Demoustier et Villers-Cotterêts

Il y a 190 ans disparaissait Charles-Albert Demoustier. Né et mort à Villers-Cotterêts, auteur à succès, membre de l’Institut, il est un bon exemple de ces gloires locales, injustement réduites aujourd’hui à un simple nom de rue, comme on en trouve encore dans bien des communes de France.

La Société Historique Régionale de Villers-Cotterêts, qui lui doit indirectement son existence, a mené l’enquête.

DANS LES OUBLIETTES DE L'HISTOIRE

Interrogez actuellement les Cotteréziens sur l’identité de ce nom qu’ils prononcent tous les jours (la rue Demoustier est l’une des plus longues du centre-ville), vous obtiendrez les réponses les plus variées : un médecin... un ancien maire... un artiste... un musicien !

Tournez-vous vers les dictionnaires, les encyclopédies, les histoires de la littérature française : dans le meilleur des cas, vous y trouverez une brève notice avec deux dates (1) et la mention d’une œuvre poétique : les “Lettres à Émilie”.

Il ne reste plus qu’à rechercher les études secondaires, mais il faut remonter jusqu’à bien avant 1914 pour trouver, sous la plume de deux historiens de notre région, les biographies qui permettent de lever le voile sur notre homme :

— Alexandre Michaux : Charles-Albert Demoustier, sa vie et ses œuvres (Bulletin de la Société Archéologique de Soissons, tome XXXVIII, 1887, p. 1-99, 1 portrait) ;

— Ernest Roch : Charles-Albert Demoustier (Bulletin de la Société Historique de Villers-Cotterêts, 1907, p.16-57).

Quant aux œuvres de cet homme de lettres, qui occupent de nombreux volumes, nous n’en connaissons aucune édition publiée en ce XX^e siècle... et ce détail explique sans doute déjà l’oubli profond dans lequel il semble être tombé de nos jours !

(1) 1760-1801... mais l’édition actuelle du Larousse encyclopédique en 10 volumes fait mourir notre personnage en 1807 !



Maison natale de Demoustier.

Quelques études partielles, signées Campenon, Fayolle, de Marsy, peuvent certes apporter un peu de lumière sur des aspects particuliers de sa biographie, mais rien, semble-t-il, qui nous fasse sensiblement progresser dans la connaissance des liens entre le poète et son terroir.

Pour clore cette approche, citons simplement des extraits de deux appréciations parues l'une et l'autre vers 1867, donc contemporaines, mais... quelque peu divergentes !

— Larousse (Grand dictionnaire universel en 15 volumes) : “Cet écrivain, fort peu lu aujourd’hui bien qu’il ait fait les délices de nos mères, descendait par son père de Racine et par sa mère de La Fontaine, mais ce mélange de deux origines illustres fut loin de produire un poète remarquable ; toutefois on comprend que Demoustier, tenant par le sang à de pareils génies, se soit lancé dans la carrière scabreuse des lettres...”

— A. Michaux (Histoire de Villers-Cotterêts) : “Il fut l’un des plus illustres et des plus féconds littérateurs de cette grande crise révolutionnaire... Ses *Lettres à Émilie sur la Mythologie* surtout, par la grâce du style, la fine galanterie des pensées, la richesse heureuse des expressions (sont) un chef-d’œuvre de sentiment, une perle de goût... qu’on prendrait pour un son de la flûte de Tibulle ou pour un soupir d’Anacréon et d’Épicure...”

UNE BIOGRAPHIE COTTERÉZIENNE

C'est au cœur de Villers-Cotterêts que Charles-Albert voit le jour le 13 mars 1760, dans ce qui s'appelait alors la rue de Noue.

Son père, Christophe-Albert de Moustier, est une notabilité, remplissant à la fois des fonctions de police (il est exempt de maréchaussée) et de gestion administrative (comme subdélégué de l'intendant de Soissons).

Sa mère, Constance-Eugénie Lemaire, est de son côté la fille d'un ancien lieutenant des Eaux et Forêts du duché de Valois.

A l'exception de quatre années (1762-66) où il faut suivre à Versailles le chef de famille, nommé officier dans les gardes du corps de Louis XV, l'enfance de Charles-Albert est Cotterézienne, par la découverte des villages environnants et de la forêt de Retz. Elle est aussi très protégée et féminine, la mort de son père le laissant grandir entre sa sœur, sa mère et ses deux grands-mères.

Nature et sensibilité, c'est déjà l'esprit de Jean-Jacques Rousseau — l'un des maîtres à penser de l'époque, qui sera inhumé dans le proche Ermenonville en 1778 et dont les *Rêveries du promeneur solitaire* seront publiées en 1782 — qui imprègne le jeune homme et le marque pour la vie.

plus fort que nature, ou dit que nous
dites que oui afin que j'aille raison.
Je vous embrasse avec une amitié
amitié. Demoustier
me reçoit au M^e et M^e Vraquier
Paris le 1^{er} Janv^{re} 1796.

Autographe de Demoustier.



C.A. Demoustier, peint en 1794 par J.F.F. Le Barbier (musée de Vizille).

Sa scolarité au collège de Lisieux à Paris, puis ses études de droit et sa brève expérience d'avocat au parlement (1782-86) n'y changeront rien : plaidoiries et chicane n'auront jamais pour lui l'attrait de la poésie et du théâtre.

Sa muse, Mlle Delaville-Leroulx, est une jeune artiste-peintre de la capitale, de huit printemps sa cadette, qui capte l'attention et le temps du jeune homme. C'est elle, l'Émilie à qui il adressera publiquement pendant... douze ans les fameuses "lettres sur la mythologie" qui feront très tôt la gloire de leur auteur.

Détail significatif sur l'accueil exceptionnel réservé à cette correspondance originale : Michaux ne répertorie pas moins de trente-six éditions successives de l'œuvre en moins d'un siècle, sans compter plusieurs traductions en différentes langues européennes ainsi qu'une édition (soigneusement expurgée) à l'usage... des séminaires !

Pour mieux comprendre Demoustier et son œuvre, il faut rappeler que toute l'activité littéraire de cette fin de l'Ancien Régime baigne dans la découverte pré-romantique de la Nature, dans la recherche d'une harmonie perdue, dans le retour à la mythologie des Anciens : Delille compose "les Jardins" en 1780, Chénier ses "Bucoliques" et ses "Élégies" en 1785-87, tandis que Bernardin de St-Pierre donne "Paul et Virginie" en 1787 et "la Chaumière Indienne" en 1790.

Demoustier est donc bien le fils de son temps. Le cadre qui l'inspire, sont tout simplement Villers et sa campagne boisée.

En septembre 1788, par exemple, il introduit ainsi des couplets composés pour une veuve de la ville : "... j'allai les composer dans les fonds de Pisieu, azyle champêtre où je me plaisais à promener mes rêveries" (2).

Paris va lui offrir pendant plusieurs années un auditoire cultivé qui apprécie ses vers, un public tout prêt à applaudir son théâtre, puis, après la Terreur, des lieux de distraction littéraire où une assistance très féminine vient écouter ses cours de morale (Lycée du cercle de l'Harmonie en 1797, Lycée des Arts en 1798), un institut national (futur Institut de France) où il sera élu en 1799 contre Rouget de Lisle..., mais son cœur préfère toujours s'envoler vers le pays natal.

Lorsque les événements révolutionnaires se précipitent dans la capitale, il ne s'engage guère, malgré des liens d'amitié avec Danton, Fabre d'Églantine et quelques autres, préférant la compagnie des divinités antiques, la rêverie et la rime à tout "militantisme" politique.

(2) Manuscrit conservé à la Société Historique de Villers-Cotterêts.



Buste de Demoustier (1902).

Quelques semaines seulement après l'exécution de Louis XVI, il donne au Théâtre-Français une comédie souriante et, d'ailleurs, très bien accueillie : *les Femmes*. Mais gardons-nous d'y avoir une coupable indifférence à la tragique actualité. Il avouera du reste lui-même après la Terreur :

*"Lorsqu'assis sur les bords de la Seine sanglante,
J'ébauchais ces légers tableaux,
Souvent j'ai senti les pinceaux
S'échapper de la main tremblante.
Avec tous mes amis, je me sentais mourir...."*

Quand les patriotes de Villers-Cotterêts, s'appuyant sur sa notoriété littéraire et son introduction dans les cercles parisiens, le chargeront de plusieurs "ambassades" successives (3), il les exécutera, certes, mais avec une conviction modérée, semble-t-il.

Attachement filial, fibre régionale particulièrement développée ou rejet des contraintes parisiennes, notre "gentil" poète ne se sent bien qu'en Valois.

Roch précise même la promenade de prédilection que Demoustier (avec la Révolution, il a fait disparaître la particule de son père) aimait emprunter en forêt : l'Allée royale, l'étang de Malva, la laie de la Queue-de-Retz, la route de Compiègne, la Faisanderie, l'allée des soupirs. Il y laisse parfois des traces, puisque Dumas père assure dans ses Mémoires qu'il a pu voir sur un hêtre du Rond de Danse ces quelques vers gravés par le poète :

*Ce bois fut l'asile cheri
De l'amour autrefois fidèle ;
Tout l'y rappelle encore, et le cœur attendri
Soupire en se disant : "C'est ici que Henri
Soupirait près de Gabrielle".*

En feuilletant œuvres et manuscrits, il n'est pas rare de rencontrer chez Demoustier des couplets inspirés par le pays natal, tel ceux qu'il compose à la Faisanderie pour la fille du ministre de l'Intérieur (nov. 1795), le poème beaucoup plus leste "chanté à la pêche de Longpont en novembre 1796" ou cette excuse qu'il adresse à son Émilie le 22 brumaire an VII :

*"Quoique l'Automne ait vidé sa corbeille,
Quoiqu'à Paris tout semble m'inviter,
Depuis qu'aux champs la Nature sommeille,
Ma mère est là, je ne puis la quitter."*

(3) Voir ci-après l'étude de M. Éric Thierry.



Tombe de Demoustier.

En été 1798, Demoustier s'installe quasi-définitivement à Villers-Cotterêts, dont le climat humide ne convient pourtant guère à des ennuis pulmonaires qu'il traîne depuis sa jeunesse et qui lui apportent de fréquents crachements de sang.

Malgré son élection à l'Institut, il évite les fatigues du voyage à Paris (à l'époque, douze heures de malle-poste dans chaque sens) et attend calmement la mort, qui l'emporte le 2 mars 1801, quelques jours avant son 41^e anniversaire.

DEUX AUTEURS COTTERÉZIENS : DEMOUSTIER et DUMAS

Ni Michaux ni Roch ne signalent l'extrait des Mémoires, où Dumas père évoque la notoriété et la fin du poète. Nous le reproduisons ici :

“Si une ombre doit reposer en paix, c'est bien celle de ce bon et spirituel Demoustier, dont tout Villers-Cotterêts vénérait la mémoire. Ma mère me disait souvent que jamais homme plus doux, plus sympathique, plus charmant n'avait existé. Il voyait, à quarante-et-un ans, juste l'âge où mon père est mort, venir la fin de toutes choses avec cette douce et pieuse tranquillité des bonnes natures. La veille de sa mort, ma mère était près de son lit, et, sans en avoir, essayait de lui donner des espérances. Il lui souriait doucement, et regardait un rayon de ce beau soleil de printemps, qui n'est pas encore le soleil véritable, mais un premier sourire de la nature.

Demoustier mit la main sur sa main, et la regardant :

— *Chère Madame Dumas, lui dit-il, il ne faut pas se faire illusion : le bouillon ne passe plus, le lait ne passe plus, l'eau ne passe plus, il faut bien que je passe.*

Le lendemain, il était mort, le sourire sur les lèvres.”

Demoustier et Dumas : la juxtaposition de ces deux noms est à souligner car ils possèdent bien des points communs : nés et élevés tous deux à Villers-Cotterêts, ils sont inhumés à quelques mètres l'un de l'autre dans le cimetière de la ville, où ils ont tenu à reposer malgré les fascinations de la capitale.

Au-delà de la célébrité littéraire qu'elles commémorent, les deux rues qui portent leur nom le doivent à la présence de leurs maisons natales, d'ailleurs fort peu mises en valeur. Le carrefour par lequel elles se croisent constitue, outre le cimetière, leur seul point symbolique de rencontre, puisque le premier est décédé un an avant la naissance du second. Et pourtant, cette date elle-même — ou plutôt son anniversaire — a marqué à sa façon un autre point de convergence, que l'histoire régionale garde en mémoire, comme on va le voir ci-après.



Programme des fêtes en 1902.

LES HONNEURS POSTHUMES

Si tout Villers-Cotterêts assiste aux obsèques de Demoustier le 5 mars, tandis que l'Institut National et différents cercles parisiens lui rendent un dernier adieu solennel, un détail pratique va jeter une ombre sur la sincérité de l'hommage officiel : la pierre tombale du poète est de si mauvaise qualité qu'elle se dégrade en quelques années, ce qui provoque des protestations ! La municipalité, se rendant à l'évidence, doit voter en 1827 une allocation exceptionnelle de 475 francs pour l'érection d'un nouveau monument funéraire aux frais de la ville : ce sera la colonne tronquée symbolique que l'on voit encore aujourd'hui. Les quatre pins qui l'encadraient ont, eux, disparu depuis longtemps, comme les ifs de la sépulture des Dumas.

Il faut ensuite attendre le milieu du siècle (4) pour qu'un lieu public cotterézien perpétue la mémoire du poète, la petite place proche de sa maison natale prenant le nom de carrefour Demoustier. Appellation d'ailleurs tout à fait provisoire, qui va disparaître en janvier 1873, date à laquelle le Conseil municipal décide d'attribuer le nom de rue Demoustier à la rue de Noue, celle où il est né... plus d'un siècle plus tôt !

A noter que la même délibération transforme la rue de Lormet (où était né l'auteur des *Trois Mousquetaires*, mort fin 1870) en rue Alexandre-Dumas. Une rencontre de plus entre nos deux auteurs, associés bien malgré eux dans la mémoire collective des Cotteréziens... ce que vont confirmer les fêtes de 1902.

Sollicitant quelque peu le calendrier et peut-être pour faire pièce à l'anniversaire national du grand Hugo, la ville de Villers-Cotterêts décide en effet de célébrer le même jour le centenaire de la mort de Demoustier et le centenaire de la naissance de Dumas. La date du 6 juillet 1902 est retenue, pour plusieurs manifestations que va présider en personne le ministre de l'Instruction Publique, Monsieur Chaumié :

- apposition d'une plaque du souvenir sur la maison natale de Demoustier, au n° 11 de la rue qui porte son nom,
- inauguration d'un buste en bronze (5) sur la place de l'École, proche de cette maison. Mais le pauvre poète joue décidément de malchance car le piédestal trop fragile ne peut supporter longtemps le poids du buste ! Il faudra bientôt retirer ce dernier de la voie publique et le ranger à l'abri, à la mairie d'abord, puis, à partir de 1907, au musée, où il attend toujours aujourd'hui la réparation de cet hommage manqué !

(4) Peut-être à la suite de l'acquisition par la Ville d'un certain nombre de manuscrits de Demoustier (1854).

(5) Sculpté par Laplanche, un artiste de Château-Thierry.

— enfin, exposition temporaire de nombreux documents, portraits, manuscrits, souvenirs sur Demoustier et Dumas, dans la salle de justice de paix (aujourd’hui salle Georges-Boudon). Le succès populaire est si important que l’idée sera rapidement exprimée d’en faire une présentation permanente.

C'est ainsi que fut fondée notre Société Historique Régionale, avec sa double vocation de préservation du passé local et de conservation de ce nouveau musée.

Le 11 juin 1905 — l'année même où le fameux buste de Demoustier devait quitter la place de l'École ! —, ce fut la première réunion publique de notre Société, suivie de l'inauguration du Musée Alexandre-Dumas.

Ce n'est donc que justice d'avoir rappelé tous ces événements lors d'une soirée spéciale de la Société Historique en décembre 1990, en présence de M. le Maire et de plusieurs conseillers de Villers-Cotterêts, après l'espoir que notre “gentil” Demoustier retrouvera désormais une plus juste place dans l'esprit de ses concitoyens.

Annexe : L'œuvre littéraire de Demoustier

Elle relève de trois genres différents :

Des poèmes proprement dits :

- Lettres à Émilie sur la mythologie (1786-98),
- le siège de Cythère (1790) - inachevé,
- la liberté du cloître (1790),
- les Consolations,
- Turenne, poème “héroïque”,
- tableau ou galerie du XVIII^e siècle - inachevé.

***Du théâtre* (essentiellement des comédies, en vers ou en prose)**

- Alceste à la campagne, ou le Misanthrope corrigé (1790),
- le conciliateur, ou l'Homme aimable (1791),
- Constance (1792),
- les Femmes (1793),
- le Tolérant (1794),
- le Divorce (1795),
- les trois fils, ou l'Héroïsme filial (1796),
- les Amis rivaux,
- la toilette de Julie,
- Caroline, ou l'école des jeunes épouses
- Caroline de Lichtfield.

Des livrets d'opéras

- les Deux Suisses, ou la Jambe de bois, ou l'Amour filial (1792),
- le Paria (d'après B. de St-Pierre) (1792),
- la Chaumière Indienne (idem) (1792),
- Sophronyme, ou la Reconnaissance (1795),
- Agnès et Félix, ou les Deux espiègles (1795),
- Apelle et Campagne (1796),
- les Thermopyles (1797),
- Épicure (1800),
- Dibutade, ou l'origine de la Peinture,
- Henri IV et Gabrielle.

... ainsi que des poésies variées de circonstance et un cours de morale.
Un certain nombre de manuscrits originaux de Demoustier sont conservés par la Société Historique de Villers-Cotterêts.

Alain ARNAUD,